

# Serge Doubrovsky et la nécessité du passage des frontières

**N** Imaginaire Nord  
Pour fins de recherche  
privée seulement

Helge Vidar Holm  
Université de Bergen (Norvège)

**Résumé** – C’est Serge Doubrovsky lui-même qui a créé le concept d’« autofiction », avec la publication de son roman *Fils* en 1977, le premier d’une série autofictionnelle. Romancier et théoricien décriant les frontières génériques, Doubrovsky franchit pourtant sans cesse des frontières dans ses œuvres, frontières géographiques, identitaires et génériques, entre autres dans ses choix de narration. L’auteur de cet article propose une analyse de certains de ces passages, plus particulièrement dans *Le livre brisé* et *Un homme de passage*.

La vie et l’œuvre de Serge Doubrovsky, romancier et théoricien de la littérature, évoquent maints aspects du mot *frontière*. En tant que romancier, il est depuis les années 1970, notamment depuis son roman *Fils* (1977), en première ligne des défenseurs et pratiquants de l’autofiction, concept créé par Doubrovsky lui-même<sup>1</sup>. En tant que théoricien, à travers ses essais ainsi que dans des interviews données à propos de sa production littéraire, il a pu préciser ses positions sur les frontières génériques qui, selon lui, sont arbitraires, voire artificielles. Dans le cas de sa propre œuvre fictionnelle, ces frontières sont artificielles notamment entre roman et autobiographie, et même entre roman autobiographique et autofiction. Ses huit livres d’autofiction (selon les critères émis par lui), de *Fils* (1977) à *Monstre* (2014)<sup>2</sup>, portent tous la mention « roman » sur leur page couverture.

---

<sup>1</sup> Le concept, lancé par l’auteur sur la quatrième de couverture de *Fils* (Paris, Galilée, 1977), y est « défini » comme suit : « Fiction, d’événements et de faits strictement réels; si l’on veut, *autofiction*, d’avoir confié le langage d’une aventure à l’aventure du langage, hors sagesse et hors syntaxe du roman, traditionnel ou nouveau. »

<sup>2</sup> Les autres titres sont les suivants : *Un amour de soi* (1982), *La vie l’instant* (1985), *Le livre brisé* (1989), *L’après-vivre* (1994), *Un homme de passage* (2011).

Pour ce qui est de la genèse du terme, on connaît l'invitation au débat lancée par Doubrovsky lorsqu'il s'est rendu compte qu'il venait, avec *Fils*, de remplir la « case vide » (roman *et* autobiographie à la fois) laissée par Philippe Lejeune dans le tableau de récits narratifs présenté dans *Le pacte autobiographique*<sup>3</sup>. Par la suite, la discussion théorique des frontières du concept d'autofiction a donné *grosso modo* deux écoles; l'une d'elles se tient près de la « définition » formulée par Doubrovsky sur la quatrième de couverture de *Fils*, s'attachant donc, en plus du style (« l'aventure du langage »), à la base de « faits strictement réels », tandis que l'autre école, représentée entre autres par Vincent Colonna<sup>4</sup>, admet une extension beaucoup plus large du champ de l'autofiction, notamment en ce qui concerne la dimension fictive, considérant par exemple *La Divine Comédie* de Dante<sup>5</sup> comme en faisant partie. Mon propos ici n'est cependant pas de participer à ce débat d'écoles; je me limiterai à une analyse de quelques passages de frontières, génériques et psychologiques, effectués par le romancier Serge Doubrovsky dans deux de ses autofictions, *Le livre brisé* et *Un homme de passage*.

Il y a plusieurs dimensions du mot *frontière* qui alimentent les autofictions de Serge Doubrovsky. Constatons d'abord l'évidence de la dimension géographique, voire culturelle : sa vie de professeur « itinérant », si je puis dire, entre la France et les États-Unis, entre Paris et New York notamment. Dans tous ses romans autofictionnels, l'auteur revient à sa situation d'« homme de passage » entre deux continents qui, quoique très liés culturellement, sont bien différents et séparés par d'autres frontières que celles imposées par leur situation géographique, telles les maintes questions liées aux mœurs sexuelles et à la religion (par exemple, le rôle de la laïcité en France). En outre, Doubrovsky revient fréquemment sur un aspect important de sa vie personnelle, sur une thématique intérieure et individuelle quoique partagée par beaucoup de ses contemporains : celle d'être un Juif européen né avant la Seconde Guerre mondiale, marqué pour la vie par

---

<sup>3</sup> Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975, p. 28 et 31. Pour quelques détails du débat, voir « Le pacte autobiographique (bis) » de Philippe Lejeune (dans *Moi aussi*, Paris, Seuil, 1986), notamment la partie intitulée « La case aveugle ».

<sup>4</sup> Vincent Colonna, *Autofiction & autres mythomanies littéraires*, Auch, Tristram, 2004.

<sup>5</sup> Voir Jacques Lecarme, « L'autofiction : un mauvais genre? », dans S. Doubrovsky, J. Lecarme et P. Lejeune [dir.], *Autofictions & Cie*, Cahiers RITM, Université de Paris X, 1993.

les expériences vécues notamment pendant cette guerre, alors que la persécution des Juifs en vue de leur extermination fut l'un des buts principaux d'une partie des belligérants.

La préoccupation de Doubrovsky pour son passé d'enfant juif pendant la Seconde Guerre mondiale constitue une des deux thématiques principales dont je traiterai dans le présent article. La seconde thématique dont je discuterai ci-dessous, thématique plus abstraite, voire théorique, que la première, concerne la frontière entre, d'un côté, la narration autobiographique traditionnelle, souvent rétrospective, et, de l'autre côté, la narration autofictionnelle extraordinaire, exemplifiée par la *narration intercalée* qu'on trouve notamment dans *Le livre brisé*, et qui compose un élément essentiel de la structure et de la genèse si extraordinaires de cette œuvre autofictionnelle.

Que dire de plus? L'aventure du langage  
n'est point innocente, ni pour son auteur  
ni pour ses lecteurs.

Je m'explique : en principe, toute narration autobiographique est rétrospective, et cette dimension temporelle concerne aussi l'autofiction. Cependant, on peut créer des fictions apparemment autobiographiques en employant ce que Gérard Genette appelle la *narration intercalée*<sup>6</sup>, par exemple celle des romans épistolaires et celle des romans construits comme des journaux intimes<sup>7</sup>. L'important, c'est que, quand il rédige sa lettre ou son entrée de cahier intime, le narrateur n'est pas censé connaître la suite de l'histoire, dont il fera pourtant partie intégrante; il y a donc narration intercalée, faite de moments chronologiques sur la ligne temporelle du développement de l'histoire racontée. Tel peut évidemment aussi être le cas pour l'auteur d'un texte prétendu référentiel et autobiographique, notamment pour la publication de vrais journaux intimes.

---

<sup>6</sup> Gérard Genette, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972, p. 229-230.

<sup>7</sup> Respectivement pour chaque catégorie, pensons à ces exemples bien connus : *Les liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos (1782) et *La symphonie pastorale* d'André Gide (1919).

Dans *Le livre brisé*, l'histoire à ce propos est la suivante : aux côtés du narrateur *autodiégétique*<sup>8</sup> de ce texte autofictionnel, nommé Serge Doubrovsky, se trouve un autre personnage principal, la femme du narrateur, Ilse. Or la femme réelle qui en est le modèle, l'épouse de l'auteur, se donne la mort, peut-être accidentellement, par overdose d'alcool, en plein milieu du travail sur le livre, après en avoir lu un chapitre qui traite de son alcoolisme. Par la suite, Doubrovsky ne remaniera pas les parties qu'il avait rédigées, souvent en étroite collaboration avec Ilse, avant la mort brutale de celle-ci. Elles seront publiées avec le texte écrit après l'événement, d'où le titre du livre. Je cite l'auteur :

Entre mes mains, mon livre s'est brisé, comme ma vie. Je me suis alors aperçu, avec horreur, que je l'avais écrit à l'envers. Pendant quatre ans, j'ai cru raconter, de difficultés en difficultés, le déroulement de notre vie, jusqu'à la réconciliation finale. Mon livre, lui, à mon insu, racontait, d'avortement en beuveries, l'avènement de la mort<sup>9</sup>.

La *narration intercalée* toute particulière de ce roman autofictionnel est la suivante : le narrateur autodiégétique y abandonne la maîtrise traditionnelle de la parole autobiographique, en refusant de remanier la première partie du texte avant de le publier. Cette première partie, rédigée avant la mort d'Ilse, est racontée non seulement dans une perspective tout autre que celle de la deuxième partie, mais apparemment écrite par quelqu'un de très différent de celui qui rédige ses réflexions après la perte brutale de sa femme. La première partie contient des phrases qu'on aurait cru qu'elles seraient enlevées du texte ou pour le moins changées si l'auteur les avait relues avant la publication du livre. Je donne en exemple celle-ci, à propos de ses précédentes autofictions, qui toutes traitent, entre autres, des femmes

---

<sup>8</sup> C'est-à-dire qui raconte, à la première personne, l'histoire de sa propre vie (voir Gérard Genette, *op. cit.*, p. 253).

<sup>9</sup> Citation tirée du texte de présentation de l'ouvrage rédigé par l'auteur, imprimé sur la quatrième de couverture du *Livre brisé* (Paris, Grasset, 1989). Désormais, les références à ce texte seront indiquées entre parenthèses à la suite de la citation, précédées de la mention *LB*.

qui ont fait partie de la vie intime du narrateur autodiégétique : « si j'écris, c'est pour tuer une femme par livre » (*LB*, p. 50).

Avec la publication du *Livre brisé*,  
Doubrovsky a fait une brèche  
dans la frontière — peu nette, il est vrai —  
entre la narration référentielle  
et l'aventure du langage dans l'autofiction.

Je viens de dire qu'on « aurait cru » que de telles phrases auraient été à tout le moins changées si l'auteur les avait relues avant la publication. Pourtant, dans un article de 1993, Doubrovsky reconnaît les avoir vues avant la publication, pendant la correction des épreuves, mais qu'il a choisi de les laisser telles quelles :

[...] je dois avouer qu'en me relisant sur épreuves, pour la première fois, mon texte m'est tombé des mains. Il m'a sidéré. La formule « si j'écris, c'est pour tuer une femme par livre » (p. 50) m'est restée fichée dans la gorge. La suite aussi : « Épouse suicide, femme-kamikase. Que je nous fasse hara-kiri, ça qu'elle demande. » (p. 51) Ces lignes datent de 1985, ma femme est morte accidentellement en novembre 1987. Son décès par overdose d'alcool, je l'ai perçu, dans la dernière partie, « Disparition », comme une tragédie. Devant l'incompréhensible, c'est ainsi que j'ai essayé par désespoir de la comprendre. Mais dans une tragédie, justement, il n'y a rien d'accidentel, tout s'enchaîne, dès le début, il y a l'oracle. « Tuer une femme par livre », l'oracle, c'est, à travers la métaphore, moi qui, sans le savoir, l'ai prononcé. L'autofiction est devenue d'un seul coup autobiographie. De rétrospective, elle s'est faite prospective. Ce que j'ai ressenti dans ma vie comme le

## FRONTIÈRES

choc effroyable de l'imprévu, qui m'a écrasé, le livre semble le présenter comme la progression d'un inéluctable<sup>10</sup>.

Que dire de plus? L'aventure du langage n'est point innocente, ni pour son auteur ni pour ses lecteurs. Une de ses lectrices, Ilse, selon l'auteur la première parmi ses destinataires, se donne la mort après la lecture d'une partie de cette autofiction qui la concerne au premier chef. Impossible, évidemment, de juger véritablement de la cause et de l'effet d'un tel événement tragique. Ce qui me paraît sûr, c'est que Serge Doubrovsky n'essaie pas de minimiser sa part de responsabilité dans la mort de sa femme. Il s'en accuse, et il le fait publiquement par l'intermédiaire de son autofiction *Le livre brisé* de 1989.

\*

Revenons maintenant à la première thématique annoncée plus haut, telle qu'elle apparaît au début du même livre, celle de la situation existentielle d'un enfant juif pendant la Seconde Guerre mondiale. Analysons d'abord quelques lignes qui nous permettent de situer le moment de la narration dans le temps historique :

Hier soir, aux *Dossiers de l'écran*, le *Journal d'Anne Frank*. Vous pensez si j'ai sauté sur l'occasion à la seconde. Je n'en aurais pas raté une minute. Ce genre d'émission, mission sacrée. J'ai beau connaître le dossier par cœur. Au cœur. Inscrit dans mes fibres. Film et débat, pour rien au monde je n'aurais manqué un tel spectacle. Après tout, j'ai été aux premières loges. Des mois et des mois, sans bouger de notre logis. Enfouis dans le pavillon de banlieue, mon père, ma mère, ma sœur et moi, terrés, atterrés, tous quatre. Avec nos quatre hôtes, nos quatre sauveurs. Moins cinq. Dénonciation, lettre anonyme, on passait en chœur à la casserole, cuisine au gaz. (*LB*, p. 11)

---

<sup>10</sup> Serge Doubrovsky, « Textes en main », dans S. Doubrovsky, J. Lecarme et P. Lejeune [dir.], *Autofictions & Cie*, Cahiers RITM, Université de Paris X, 1993, p. 216-217.

Humour noir basé sur des jeux de mots insolites et provocateurs, d'un goût iconoclaste, voire macabre : voici le Doubrovsky que l'on connaissait déjà par ses trois autofictions précédentes<sup>11</sup>, bien qu'il n'ait jamais été à ce point masochiste, brutal, sans compromis dans son « aventure du langage », élément indispensable, selon lui, à une vraie autofiction<sup>12</sup>. Il est certain que c'est bien dans la tradition juive de se moquer de ses malheurs par un humour aussi noir que celui-ci, mais dans ce livre, l'auteur se lance dans une forme d'« aventure de langage » bien différente de ses précédentes manières de se moquer de son malheureux destin, comme s'il y franchissait, encore, une frontière. Il ne s'agit plus ici de sa façon de traiter les expériences de la Shoah; je pense plutôt à l'événement tragique qui se cache derrière le titre de cet ouvrage, *Le livre brisé*, la mort brutale d'Ilse. J'y reviendrai plus loin.

Doubrovsky témoigne d'un dépassement  
inattendu de sa vision de son propre passé,  
du franchissement de la frontière identitaire  
et intérieure marquée de traces indélébiles  
des expériences de l'enfant juif français.

Dans l'extrait suivant, cependant, c'est l'enfant juif devenu grand qui parle, quarante ans après la Victoire de mai 1945 :

Du coup, JE COMMÉMORE. C'est décidé. DEMAIN, J'Y VAIS. Il y aura Mitterrand, la Garde républicaine, les gerbes, les drapeaux, les fanfares, les bataillons, le pas cadencé. Parade sur les Champs-Élysées, un vrai défilé militaire. Je ne me défilerais pas. Général, me voilà. Place de Gaulle, j'y serai. La cérémonie, j'en serai. LA VICTOIRE, ça se célèbre. Le rendez-vous avec l'Histoire est à l'Étoile. J'habite près du Trocadéro. Pour

---

<sup>11</sup> *Fils* (1977), *Un amour de soi* (1982), *La vie l'instant* (1985).

<sup>12</sup> Voir la note 1.

## FRONTIÈRES

le quarantième anniversaire, je suis à vingt minutes à pied. (*LB*, p. 12; les majuscules sont de l'auteur.)

Le quarantième anniversaire de la Victoire : on est donc à la veille du 8 mai 1985. Après un retour sur les expériences de l'enfant juif que fut Serge Doubrovsky sous l'Occupation, le paragraphe se termine sur quelques jeux de mots passablement atroces : « Camp de travail en Pologne ou ailleurs. Où qu'on aille, on ne fera pas long feu. Nous sommes cuits. » (*LB*, p. 12) Le paragraphe suivant s'ouvre sur un calembour un peu moins répugnant : « Conclusion logique : demain, j'irai à l'Étoile. Après tout, je l'ai assez longtemps portée. » (*LB*, p. 12)

Quand je me sers ici d'adjectifs comme « atroce » et « répugnant », c'est pour souligner ma réaction personnelle aux mots de Doubrovsky. Ce texte ne me laisse pas indifférent, loin de là, et l'aventure du langage à laquelle me convie l'auteur me provoque profondément. Et là encore, je ne suis qu'au début du livre ! Si, par contre, on prend en considération l'ensemble du texte du *Livre brisé*, c'est plutôt un autre aspect de la narration de cette autofiction qui est susceptible de provoquer le lecteur. Je parle de ma seconde thématique, celle de la frontière entre autobiographie traditionnelle, principalement à la narration rétrospective, et autofiction extraordinaire à la narration intercalée qui constitue la base de la structure narrative du *Livre brisé*. Sans cette narration intercalée, où le narrateur présente sa décision de garder une formule au départ métaphorique et donc, dans ce contexte, plutôt anodine, « tuer une femme par livre » devient par la suite tout à coup une formule choquante et on ne peut plus atroce.

\*

Allons à *Un homme de passage*, une autofiction qui raconte la vie du romancier et professeur Serge Doubrovsky, toujours géographiquement entre deux parties du monde, la France et les États-Unis, entre deux manières d'expression écrite, autofictionnelle et théorique (en tant que critique littéraire et théoricien de la littérature), et entre deux dimensions temporelles, celle du passé, c'est-à-dire ses souvenirs personnels, notamment ceux de son enfance, et celle du présent, où en tant que professeur et théoricien de la littérature, il donne des cours et



des conférences, et où, en tant que romancier, il écrit ses textes autofictionnels, publiés sous la mention générique de « roman ».

Dans *Un homme de passage*, Doubrovsky décrit comment il a réussi à dépasser un clivage fondamental dans sa psyché, un clivage formé par l'expérience d'être un Juif français pendant la Seconde Guerre mondiale et par la frontière identitaire vécue intérieurement à ce moment. Cette frontière intérieure l'a empêché pendant des dizaines d'années de s'approcher d'un représentant du peuple allemand sans contraintes, même si cet individu était son véritable prochain, un autre Européen quelconque. Pour nous aider à comprendre ce dépassement d'une frontière psychologique, je rapporterai ci-dessous une longue citation d'*Un homme de passage*. La scène est celle d'une conférence donnée en Allemagne, à l'Université de Munich, où l'on avait invité Doubrovsky à parler d'un sujet de son propre choix :

Je regarde avec étonnement cette bonne centaine d'auditeurs assis en face, beaucoup assis sur les marches. Toutes ces filles et ces garçons en attente de je ne sais quelle révélation, par ma bouche. J'ai eu l'impression d'être devenu la pythie de Delphes. J'allais commencer à parler, j'avais déjà mes mots savants au bord des lèvres. Et soudain, ç'a été plus fort que moi, je ne l'avais pas un instant prévu, prémédité, c'est venu comme ça, d'un bond je me suis levé, j'ai vu tous ces visages attentifs tournés vers moi, j'ai dit à voix haute, une voix qui me venait de si loin, qui me remontait des entrailles, du fin fond de ma mémoire, *écoutez, il y a quarante ans, vous m'auriez envoyé en fumée, maintenant vous êtes venus si gentiment pour m'entendre, eh bien, j'appelle cela un progrès historique*, et alors ils se sont levés d'un bloc, debout, ils m'ont ovationné pendant au moins dix minutes, les larmes me sont montées aux yeux, loin le temps où ma mère, quand nous avons franchi le pont de Kehl, m'a dit *arrête*, d'un seul coup il n'y a devant moi plus de Boches, les Boches sont redevenus, comme Goethe, Schiller, Kant ou Hegel, des Allemands, dans cette grande université des êtres de culture, la terre de la plus belle musique, le *Concerto pour violon* de Beethoven, la *5<sup>e</sup> Symphonie*, une

## FRONTIÈRES

page était tournée sur nos six millions de morts et toutes les dizaines de millions d'autres, j'étais si saisi que je ne pouvais plus bouger, sans le savoir un seul instant, c'était ça que j'étais venu pour leur dire, et tous ces jeunes m'ont entendu, d'un même élan levés de leurs sièges, après j'ai fini par me rasseoir, gorge serrée, j'ai commencé ma conférence, sur quoi, sur quel sujet, je n'ai pas le moindre souvenir, c'était tellement sans importance<sup>13</sup>.

Voilà. Narration autofictionnelle? scène romanesque? témoignage historique? Évidemment, il s'agit de tout cela à la fois. De toute façon, Doubrovsky témoigne d'un dépassement inattendu de sa vision de son propre passé, du franchissement de la frontière identitaire et intérieure marquée de traces indélébiles des expériences de l'enfant juif français poursuivi et menacé en permanence par les Allemands pendant les années de guerre.

Dans une préface parue la même année que la publication de ce roman autofictionnel, Doubrovsky souligne combien il apprécie l'auteur de l'ouvrage préfacé, Patrick Saveau, et dans quelle mesure il est entièrement d'accord avec lui quand Saveau met au centre de son analyse de l'œuvre romanesque doubrovskyenne<sup>14</sup> la judéité du romancier et ses expériences d'enfant juif pendant la Seconde Guerre mondiale :

[Saveau] a bien saisi ce qu'il appelle le « traumatisme originel » d'un homme fiché dans l'an 40 et la suite. [...] JUIF, oui, mais un Juif, pas un juif. La majuscule fait toute la différence. Un juif, c'est comme un catholique ou un protestant. C'est l'appartenance à une religion. Un Juif, c'est comme un Français ou un Anglais. Ma judéité

---

<sup>13</sup> Serge Doubrovsky, *Un homme de passage*, Paris, Grasset, 2011, p. 356-357; les italiques sont de l'auteur.

<sup>14</sup> *Un homme de passage* n'y figure pas, pour une raison évidente (il est paru la même année). Par contre, le premier roman de Doubrovsky, *La dispersion* (1969), paru avant sa série d'autofictions et donc avant que le terme soit lancé par l'auteur en 1977, y fait l'objet d'une analyse, où est souligné notamment le trauma fondamental créé par les expériences liées à la situation de Juif du petit Serge Doubrovsky.

n'a rien à voir avec le judaïsme, je ne crois pas plus en Yahvé qu'en Dieu ou Allah. [...] Mais je ne me désolidariserai jamais du sort des « juifs », avec minuscule ou majuscule, voués à l'extermination par les Nazis. Et bien d'autres avant ou après eux<sup>15</sup>.

C'est clair que le passé juif joue un rôle tout à fait fondamental dans les autofictions de Doubrovsky, malgré le fait que d'autres thématiques sont le plus souvent débattues à propos de son œuvre, telles que le narcissisme de l'auteur, l'érotisme, le machisme, pour n'en mentionner que quelques-unes. Ce que j'ai appelé « la nécessité de passage de frontières » dans le titre du présent article se révèle être moins un besoin de ces déplacements géographiques presque permanents pendant sa vie d'adulte, que la nécessité du passage d'une frontière psychologique, liée à son passé de Juif pendant la guerre et, partant, à sa relation au peuple allemand.

Le franchissement de cette frontière psychologique, réalisé notamment à l'Université de Munich devant un public composé principalement d'une génération d'Allemands nés bien des décennies après la Seconde Guerre mondiale, constitue pour l'auteur un exploit important, bien qu'il ne fût qu'un passage vers une meilleure compréhension d'autrui, et non pas la guérison d'un trauma. Il le dit clairement dans la conclusion de la préface déjà citée, écrite, rappelons-le, la même année que la publication d'*Un homme de passage* : « Certes, écrire ce qu'a été mon trauma de Juif des années 40 m'a aidé à survivre. Mais je ne l'ai jamais surmonté. Il m'habitera et me tourmentera jusqu'à ma fin<sup>16</sup>. »

Il est cependant aussi question chez Doubrovsky, nous venons de le voir à propos du *Livre brisé*, d'un autre passage, celui de la frontière entre le vécu et le raconté. Normalement, les auteurs, qu'ils soient autobiographes ou romanciers, préfèrent ne pas se démasquer totalement dans leurs textes. Leur narration, qu'elle soit rétrospective, prospective, simultanée ou intercalée, leur laisse toujours la possibilité de revenir sur leur texte avant la publication, de le modifier, notamment si

---

<sup>15</sup> Serge Doubrovsky « Préface », dans P. Saveau, *Serge Doubrovsky ou L'écriture d'une survie*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Écritures », 2011, p. 10-11.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 11.

le vécu en transforme la donne. Avec la publication du *Livre brisé*, et par son refus de se servir d'une telle possibilité de modification, Doubrovsky a fait une brèche dans la frontière — peu nette, il est vrai — entre la narration référentielle et l'aventure du langage dans l'autofiction. Il s'est imposé de respecter les règles de la narration intercalée jusqu'à se refuser le droit de modifier le texte avant sa publication.

Ainsi, en laissant une formule on ne peut plus provocatrice de sa narration intercalée du *Livre brisé* se métamorphoser en narration prospective, Serge Doubrovsky a concrétisé l'exemple même d'une partie importante de sa « définition » du concept d'autofiction : « d'avoir confié le langage d'une aventure à l'aventure du langage, hors sagesse et hors syntaxe du roman, traditionnel ou nouveau ». « Si j'écris, c'est pour tuer une femme par livre », cette métaphore se transforme en un présage terrible (par l'aventure du langage) à travers la narration intercalée dans *Le livre brisé* et le refus de l'auteur de remanier ce passage de son texte avant sa publication.

## Bibliographie

- Colonna, V. (2004). *Autofiction & autres mythomanies littéraires*, Auch, Tristram.
- Doubrovsky, S. (1969). *La dispersion*, Paris, Mercure de France.
- Doubrovsky, S. (1977). *Fils*, Paris, Galilée.
- Doubrovsky, S. (1982). *Un amour de soi*, Paris, Hachette-Littérature.
- Doubrovsky, S. (1985). *La vie l'instant*, Paris, Balland.
- Doubrovsky, S. (1989). *Le livre brisé*, Paris, Grasset.
- Doubrovsky, S. (1993). « Textes en main », dans S. Doubrovsky, J. Lecarme et P. Lejeune [dir.], *Autofictions & Cie*, Cahiers RITM, Université de Paris X, p. 207-217.
- Doubrovsky, S. (1994). *L'après-vivre*, Paris, Grasset.
- Doubrovsky, S. (2011). *Un homme de passage*, Paris, Grasset.
- Doubrovsky, S. (2011). « Préface », dans P. Saveau, *Serge Doubrovsky ou L'écriture d'une survie*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Écritures », p. 10-11.
- Doubrovsky, S. (2014). *Le monstre*, Paris, Grasset.
- Genette, G. (1972). *Figures III*, Paris, Seuil.

- Lecarme, J. (1993). « L'autofiction : un mauvais genre? », dans S. Doubrovsky, J. Lecarme et P. Lejeune [dir.], *Autofictions & Cie*, Cahiers RITM, Université de Paris X, p. 227-249.
- Lejeune, P. (1975). *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil.
- Lejeune, P. (1986). « Le pacte autobiographique (bis) », dans *Moi aussi*, Paris, Seuil, p. 13-35.
- Saveau, P. (2011). *Serge Doubrovsky ou L'écriture d'une survie*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Écritures ».